

U N I V E R S I T E D E L I E G E

1890-1990

CENT ANS DE
PHILOGIE
GERMANIQUE

MILLE ET UN OUTILS PRÉCIEUX

Un des instruments de travail essentiels du germaniste est sans doute le livre. Outil traditionnellement le plus précieux... mais souvent aussi le moins privilégié! A lire les notes d'Irène Simon sur les soixante premières années de la Philologie germanique à Liège¹, notre Section semble avoir connu pendant longtemps une véritable guerre des bibliothèques.

En dehors du fonds de livres transféré de la bibliothèque de l'École normale des Humanités à l'Université lors de la réorganisation de la Faculté, celle-ci ne disposait en 1905 que de 10.000 frs, accordés par le gouvernement, pour toutes ses bibliothèques; cette somme était d'ailleurs distribuée très inéquitablement entre les sections, l'Histoire et la Classique en recevant une grosse part. Il fallut attendre 1950 pour voir la Section disposer de 30.000 frs, «à répartir entre les sciences littéraires et philologiques des trois langues, sans compter la méthodologie».

Guerre de gros sous, mais aussi guerre de locaux! Mal outillée, la Germanique était aussi mal logée, tant les personnes que les livres: dispersion, exigüité, voire insalubrité des locaux, occupation des mêmes lieux par des sections différentes, des mêmes «bureaux» par étudiants et professeurs. Bref, c'est une situation très difficile et défavorable que vivent les germanistes, apparemment longtemps les parents pauvres de la Faculté: les premières doléances de nos aînés à ce sujet remontent à 1896! Qu'en est-il un siècle plus tard? La vie quotidienne de la Section et plus particulièrement de sa bibliothèque a-t-elle été améliorée? C'est selon.

Sur le plan financier d'abord. Une augmentation un peu plus sensible des crédits apparaît... en 1960: de 30.000 frs en 1950, on passe à 210.000 en 1960 et à 896.000 en 1970. Ce n'est certes pas un hasard si cet accroissement coïncide avec l'époque où Joseph Warland assumait la charge de doyen de la Faculté de Philosophie et Lettres (1957-1964). Après une récession en 1980 (751.357), nous en sommes aujourd'hui à 983.000 frs². Pour mesquines que soient ces sommes



quand on les compare à celles qu'exigent les laboratoires pour s'équiper en matériel, il faut bien dire qu'elles ont tout de même permis à la bibliothèque de la Section de compter aujourd'hui plus de 90.000 volumes et de traiter 132 périodiques.

Sur le plan de la gestion ensuite. Une autre grande nouveauté des années soixante a été sans conteste la création d'un poste d'assistant-bibliothécaire, confié en 1958 à Jean-Michel Warland, chargé ainsi de centraliser l'administration des bibliothèques des différents services, qui jusque-là étaient tenues en ordre dispersé par les professeurs ou les assistants eux-mêmes. Désormais, les bibliothèques de service étaient groupées en une «Bibliothèque de Philologie germanique». Robert Germay prenait, en 1963, la succession de Jean-Michel Warland et il est aujourd'hui³ le conservateur de ce qui, à la demande du Conseil scientifique des Bibliothèques, est devenu, en 1982, l'Unité de Documentation de la Philologie germanique: la bibliothèque de la Section s'inscrivait ainsi dans une grande restructuration des bibliothèques de l'Université. L'U.D. groupe aujourd'hui les bibliothèques de tous les Services, qui gardent bien sûr leur autonomie en matière de politique d'acquisition, dans les limites des crédits qui leur sont impartis. Quant à l'enregistrement et au prêt des livres, ils sont assurés en majeure partie par les trois secrétaires du Département (allemand, anglais, néerlandais). Le prochain pas dans cette voie nouvelle de rationalisation sera l'informatisation des U.D. Mais quand? On en parle...

Enfin, sur le plan des locaux, on ne peut pas dire que les déménagements successifs qu'a connus la Germanique (1936, 1948, 1958, 1972) ont véritablement arrangé les affaires de la biblio-

thèque. Il n'y a pas si longtemps, les ouvrages étaient répartis dans trois bâtiments en cinq points différents: la place Cockerill (1er, 5e et 6e étages), le Séminaire de Littérature allemande (le mieux regroupé de tous) et la résidence André Dumont. On a pu croire un temps que le déménagement au Sart Tilman allait permettre une centralisation, mais l'espoir s'est aujourd'hui envolé. Reste donc que les collections sont en fait plus «éclatées» qu'elles ne l'étaient en 1960, rangées un peu

partout où il y a de la place, y compris dans les salles de cours. Ceci ne simplifie pas le problème du prêt. D'autant plus que le nombre d'étudiants et la nature de leurs études provoquent un mouvement incessant des ouvrages. En outre, l'accroissement constant des acquisitions posera un sérieux problème de place dans un avenir plus ou moins rapproché — quoique l'accroissement parallèle du prix des livres soit ici une sorte de frein naturel. Qui vivra, verra. Mais à quelque chose malheur est bon: l'éclatement géographique de la Section en 1972 a permis d'augmenter le nombre de salles de travail, dont la superficie rétrécit toutefois un peu plus chaque année à mesure qu'augmentent les besoins en bureaux.

Pour terminer ce trop bref historique, restons donc réalistes et optimistes à la fois: grâce à la bonne volonté générale, tant du personnel enseignant

et administratif que des étudiants, on peut dire que l'U.D. de l'actuel Département de Langues et Littératures germaniques se porte plutôt mieux qu'hier... et beaucoup moins bien que demain.

R.G.

VIDÉO ET ORDINATEURS

Les livres restent, bien entendu, le matériau de base sur lequel s'appuient les études de philologie germanique: dictionnaires et ouvrages scientifiques relatifs à tous les domaines d'études, œuvres littéraires et leur littérature critique. Mais la Germanique s'est équipée, depuis une dizaine d'années, d'autres moyens utiles à l'enseignement et à la recherche.

La vidéo est souvent employée dans les exercices de conversation ou pour analyser des adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires. L'utilisation des ordinateurs a pris une extension considérable, surtout aux services d'anglais et à la maîtrise en traduction. Grâce à des contrats passés avec les milieux extérieurs à l'Université, grâce à l'appui du Conseil de la recherche de l'ULg ou, tout simplement, grâce à leurs propres ressources, les services se sont dotés d'équipements puissants qui contribuent à ouvrir de nouvelles voies de recherche (linguistique computationnelle, traduction automatique ou assistée par ordinateur, par exemple); ces moyens permettent également aux étudiants de licence d'élaborer certains mémoires en faisant appel à l'informatique et de se familiariser avec les traitements de textes les plus perfectionnés.

P.M.

¹ I. Simon, *op. cit.*, pp. 35-6.

² Notons que les chiffres cités jusqu'en 1982 comprennent également le crédit de fonctionnement de la Section; depuis 1982, fonctionnement et U.D. sont distincts.

³ D'octobre 1965 à décembre 1966, Georges Richelle assurait l'intérim de Robert Germay, appelé sous les drapeaux.

LE THÉÂTRE DES GERMANISTES LIÉGEOIS

VIRUS

Il doit y avoir, en Philosophie et Lettres en général et en Philologie germanique en particulier, un virus du théâtre. Pendant les années trente déjà¹, alors que les philologues classiques montaient des pièces grecques... en grec, les germanistes, eux, « faisaient » de l'allemand (Hebbel, Wiechert), du flamand (Fabricius, van Suchtelen) et de l'anglais (Barrie). Certes, en 1941, Jean Hubaux allait institutionnaliser le théâtre des « classiques » en un très officiel Cercle interfacultaire de Théâtre universitaire, mais cela n'empêcha jamais les germanistes de continuer à

mettre en scène épisodiquement les littératures dramatiques qui faisaient l'objet de leurs chères études.

Ainsi que je l'ai dit en note, ma connaissance de cette époque est tout à fait fragmentaire, mais je peux attester, par exemple, que le bleu de candi que j'étais en 1958-59 a été sollicité par Fernand Corin (digne successeur de son père) et Marcel Lemaire pour l'un ou l'autre spectacle en anglais et que le « vieux poil » de licence que je fus un peu plus tard a joué, avec ses camarades, du Hans Sachs à l'occasion du soixantième anniversaire de Joseph Warland.

On vous le dit : un virus ! Et d'ailleurs, en 1962, quelques étudiants de première licence, dont



j'étais, victimes sans doute d'atavisme «viral», eurent à leur tour envie — LUST! — de lever le nez de leurs bouquins et, joignant l'utile à l'agréable, de faire de l'allemand sur scène. Et un groupe de plus de vingt personnes se mettait à la tâche. Leur choix se porta sur *Woyzeck* de Büchner: oh, sainte et fouguese naïveté du débutant sans complexe. Armand Nivelles, heureusement accouru à notre secours, aida à faire de l'aventure un réel succès. Le hasard fit alors que je devins assistant en Germanique... et le fameux virus devint une maladie.

MALADIE

En voici les étapes. Je serai bref, tout en essayant de relever les quelques événements qui ont marqué, voire provoqué l'évolution.

- 1962: *Woyzeck* (G. Büchner).

- 1965: *Kennen Sie die Milchstraße?* (K. Wittlinger).

Ici, un point commun: le théâtre de patronage de bon aloi. Toute la famille germaniste est là au grand complet pour applaudir les chers bambins au Foyer international des Etudiants, dit «Le Vertbois».

- 1968: *Biedermann und die Brandstifter* (M. Frisch) le TLG (Theater der Lütticher Germanisten) quitte la salle de patronage pour un «vrai» théâtre, «Le Trocadero». Première apparition de germanophones dans la distribution.

- 1971: *Romulus der Grosse* (F. Dürrenmatt): première «grande» tournée: Eupen! C'est aussi la première fois qu'une continuité s'installe dans l'équipe (die Brüder Grosch...) et que des «extérieurs» s'intègrent aux germanistes, tant comme acteurs que comme techniciens.

- 1973: *Mockinpott* (P. Weiss): première représentation au Foyer culturel du Sart Tilman (encore à l'état de chantier); première construction intégrale du décor; première affiche «professionnelle» grâce aux premiers subsides de la Communauté germanophone; première grande décentralisation en Belgique et en Allemagne; première collaboration avec les télévision et radio scolaires nationales dans le cadre des émissions d'apprentissage de l'allemand. Sur le plan de l'évolution de la pratique théâtrale aussi, *Mockinpott* marque vraiment le grand tournant: choix d'un texte «détonnant» («peu littéraire»), primauté du visuel, éclairage adapté aux

décentralisations... Cette fois, le Théâtre des germanistes est devenu une «troupe».



1971: «*Romulus der Grosse*» (F. Dürrenmatt): le théâtre de «patronage de bon aloi».

La suite serait trop longue à raconter par le menu. Disons seulement qu'avec *Himmelwärts* (Ödön von Horváth) en 1974-76, puis *Herkules und der Stall des Augias* (F. Dürrenmatt) en 1977-78, *Scherz, Satire, Ironie und tiefere Bedeutung* (C.D. Grabbe) en 1978-80, *Mugnog-Kinder* (Grips-Theater) en 1980-81 et enfin *Die Versicherung* (P. Weiss) en 1981-82, le nombre de représentations grandissait et la troupe «tournait» de plus en plus, tant en Belgique (de Mol à Verviers, de Mons à Leuven) qu'à l'étranger (Allemagne, Autriche, France, Italie, Pologne).

Puis vint le vingtième anniversaire, et ce fut... le *Woyzeck* nouveau (1983-85). La boucle était bouclée, mais en forme de tremplin vers un nouveau départ (hardie la métaphore!).

CONTAGION

L'histoire du Théâtre des germanistes liégeois ne s'arrête pas là: depuis 1980, des productions en langue anglaise ont vu le jour (*As You Like It, Act I*, Shakespeare, 1980; *Applicants*, d'après Pinter, 1984-85; *Passion*, Edward Bond, 1989-). De plus,



Quelques générations plus tard (1989), la « Passion » (E. Bond) subsiste...

étant associés depuis 1980, par directeur interposé, au Théâtre universitaire liégeois, les germanistes jouent aussi des pièces du répertoire germanique en français : *Rosencrantz et Guildenstern sont morts* (T. Stoppard, 1987-90); *Lovely Rita* (T. Brasch, 1988-90); *Connaissez-vous la voie lactée?* (K. Wittlinger, 1989-), tandis que le Théâtre universitaire liégeois (TULg) s'attaque souvent, lui aussi, au répertoire germanique (*Indians*, A. Kopit; *Le Gardien*, H. Pinter; *Le Projecteur... etc... réparé?*, K. Valentin).

A ce point de l'évolution, il devient difficile de rendre au TULg ce qui est au TLG et vice versa : une contagion hautement profitable à tous, puisqu'en 1989-90, les Théâtres universitaires (United) comptent une soixantaine de membres qui présentent, en une seule saison et de par le monde... sept spectacles différents, soit cinquante-deux représentations!

On est loin du « patronage » des débuts. Présence « tous azimuts » : à ses points de chute désormais

traditionnels, le TLG a ajouté, ces dernières années, la Yougoslavie, le Portugal, l'Espagne, le Québec, le Maroc, et bientôt la Lituanie ; stabilité du répertoire : chaque pièce est jouée, en moyenne, plus de vingt fois et tient la route pendant au moins deux saisons ; polyvalence des comédiens et des techniciens qui, selon les besoins, passent d'une production à l'autre ; intensification du travail préparatoire, tant « à la table » (discussions dramaturgiques) qu'« en jambes » (training régulier d'acteurs). Et pourtant, j'aimerais terminer ce trop bref panorama par quelques remarques générales qui, au-delà des différences apparentes, soulignent les constantes qui sous-tendent notre type de démarche.

THÉRAPIE

Dès les origines, les différences d'avec un théâtre universitaire ou amateur traditionnel se marquaient : un théâtre d'étudiants, certes, mais dans une langue « étrangère » ; un théâtre amateur, sans doute, mais refusant toute facilité dans le choix du répertoire et confronté sans cesse au problème du renouvellement forcé de ses membres. La première motivation de ces pratiques était certainement très viscérale, très spontanée : bien sûr « faire » de la langue par opposition (ou en parallèle, c'est selon) à l'étudier en chambre et ainsi tester par la parole la langue apprise dans les livres. Mais aussi : goût pour le travail de groupe (souvent plus de vingt personnes, de toutes options linguistiques), travail... puis guindaille, le fameux narcissisme de l'acteur, même débutant, etc. Un mot allemand pour résumer tout ceci : LUST!

Et plus de vingt-cinq ans après, c'est encore cette LUST qui gonfle nos voiles, même si le bateau ressemble parfois très fort à une galère. C'est sans doute que ce « plaisir » est bien moins futile qu'il n'y paraît : n'est-il pas simplement le plaisir d'apprendre ?

apprendre une langue

L'apport de la lecture et de la compréhension du texte en soi, mais aussi de sa mémorisation et de sa récitation ; l'enrichissement par le contact et la confrontation avec des *native speakers* au sein du groupe lui-même ou au cours des nombreuses tournées à l'étranger.

apprendre une littérature

Traditionnellement, le drame — et par voie de conséquence, le théâtre — a été rangé dans la catégorie littérature (et ceci oriente souvent le choix du répertoire). On sait qu'aujourd'hui les gens de théâtre ont accentué, renforcé la part du «spectaculaire». Mais le texte dramatique n'en reste pas moins une des composantes essentielles du spectacle, que l'on doit aborder aussi «à la table»: merci à nos collègues qui nous apportent leur collaboration. L'analyse littéraire d'un texte dramatique et son analyse en vue de sa représentation ne s'excluent pas: elles se complètent. C'est pourquoi le Théâtre des germanistes a toujours choisi, choisit et choisira toujours des pièces d'une valeur littéraire indiscutable (de Grabbe à Weiss, de Büchner à Brasch, de Shakespeare à Pinter et Stoppard) pour en faire des spectacles d'une indiscutable qualité théâtrale.

apprendre à être

Qui niera l'importance de la diction, de la pose de la voix, du maintien du corps, du rapport au public dans ce métier finalement éminemment théâtral qu'est l'enseignement. Et combien de futurs professeurs ne sont-ils pas venus faire leurs armes sur les planches du TLG — certains sciemment, pour s'affirmer par l'affrontement avec soi-même et avec les autres, certains sans trop savoir pourquoi, mais se transformant pourtant «à vue d'œil»? Enfin, qui mesurera l'enrichissement que représente sur le plan personnel le travail en équipe?

apprendre à s'organiser

Tout cet acquis, il faut trouver le courage de le «diffuser» hors du cercle de famille: affronter le public scolaire, se confronter à des confrères de niveau international et, dès lors, organiser le temps de l'étude et le temps des tournées.

VIRUS, MALADIE, CONTAGION, THÉRAPIE, même combat!

R.G.



¹ Et sans doute auparavant. En recoupant les informations que je dois à la courtoisie de C. et M. Schmit-Gavage et celles que l'on peut trouver dans l'article de I. Simon «Soixante années de philologie germanique à l'Université de Liège», voici la liste que j'ai pu établir:

1933-34: *The Twelve-pound Look* (J.M. Barrie)

Riders to the Sea (Synge)

Augustus Does His Bit (Shaw)

1934-35: *Maria Magdalena* (Hebbel)

Das Spiel vom deutschen Bettelmann (Wiechert)

1936-37: *Dolle Hans* (Fabricius)

1937-38: *The Admirable Crichton* (J.M. Barrie)

1938-39: *Die Kommstunde* (L. Weismantel)

1940: *Het daghet in het Westen* (Nico van Suchtelen)

Vóór het diner (J.A. Simons-Mees)

1941: «... Les étudiants [...] se proposaient de jouer *The Flashing Stream* (Morgan), mais la représentation fut interdite par les Allemands, et toute activité théâtrale fut suspendue jusqu'à la Libération.» (I. Simon)

1946: *Die häusliche Frau* (Hermann Baler)

1947-48: *The Admirable Crichton* (J.M. Barrie)

1949: *Iphigénie*

Je lance un appel à tous ceux qui pourraient compléter ce palmarès, des origines à 1962!

1963 *The Baitie Charivari*, James Bridie,

1963 *Der Todt Mann*, Hans Sachs

m. en sc. A. Nivelle